

L'ESPAGNE DU XVIII^E SIECLE SOUS LE REGARD D'UN PELERIN FRANÇAIS*

IGNACIO IÑARREA LAS HERAS

Centro de Investigación en Lenguas Aplicadas - Université de La Rioja

ignacio.inarrea@unirioja.es

Résumé

En 1726, le pèlerin français Guillaume Manier est allé à Compostelle. Après avoir visité cette ville, il continue son voyage en Espagne et passe par des villes comme Oviedo, Valladolid, Madrid et Pampelune, parmi d'autres localités. En 1736, il écrit un récit où il raconte cette expérience. Il s'intitule *Voyage d'Espangne*. Dans le présent travail, on veut montrer que la vision de l'Espagne que Manier reflète dans son œuvre est très complète, d'une grande richesse et variété. Il ne se borne pas à parler d'aspects liés au culte de saint Jacques. Il apparaît comme un narrateur sans préjugés sur l'Espagne, honnête et aussi curieux, désireux de connaissances.

Abstract

In 1726, the French pilgrim Guillaume Manier travelled to Compostela. After visiting the city, he went on travelling around Spain and visited Oviedo, Valladolid, Madrid, and Pamplona, among other cities. In 1736, he wrote a story in which he described this experience. The title of the story is *Voyage d'Espangne*. In the present study, we show that the vision of Spain reflected by Manier is very complete, and of high richness and variety. Manier does not only deal with aspects related to the worship of Santiago, he also uncovers himself as an unprejudiced narrator writing about Spain in an honest, and curious way. He reveals himself as willing to learn.

Mots-clés: pèlerin français, Compostelle, vision d'Espagne, XVIII^e siècle.

Keywords: French pilgrim, Compostela, vision of Spain, XVIII century.

* Cette publication est liée au projet n° 2009/01 du programme FOMENTA de bourses pour des projets de recherche, intégré dans les Plans de La Rioja d'I+D+I. Convocation 2009. Gouvernement Autonome de La Rioja. Département de l'Éducation, de la Culture et du Sport.

Guillaume Manier a été un modeste voyageur français qui a fait pèlerinage de Compostelle vers la fin de 1726 (entre août et novembre de cette année). Il en a écrit un récit en 1736. La lecture de cette œuvre, intitulée *Voyage d'Espangne*, montre que cette expérience dépasse bien sa dimension purement religieuse. Après avoir visité le tombeau de l'Apôtre, il prolonge son séjour en Espagne (entre novembre et décembre 1726). Il s'adresse aux Asturies et visite la cathédrale de Saint-Sauveur. Cela pourrait bien être considéré comme une étape de son pèlerinage, parce que le passage par Oviedo était habituel chez les fidèles qui allaient en Galice ou qui en revenaient. Mais ensuite, il traverse les régions de León et de Castille et arrive à Madrid, où il reste quelques jours. À la fin, il revient en France en passant par les territoires de Guadalajara, Soria et Navarre (il traverse la frontière à Roncevaux le 27 décembre 1726).

En conséquence, l'œuvre de Manier ne se compose pas exclusivement de la narration d'un voyage pieux. En réalité, il observe et s'intéresse aussi à des éléments de la vie espagnole de l'époque qui sont étrangers au culte de saint Jacques. Il montre cette attitude pendant et, surtout, après son pèlerinage. Il faudra alors faire dans le récit de Manier une distinction claire entre l'Espagne *jacquaire* et l'Espagne qui n'a rien à voir avec l'univers du pèlerinage de Compostelle.

Dans le présent travail on veut montrer ces deux grands aspects de l'Espagne visitée et connue par Manier. Ils constituent la base à partir de laquelle on pourra surtout constater, d'un côté, la grande variété d'éléments de la vie de ce pays qui ont attiré son attention et, d'un autre côté, sa manière de raconter et de décrire.

L'Espagne *pèlerine*

Le premier élément dont il faut tenir compte ici est la géographie du pèlerinage, c'est-à-dire l'itinéraire parcouru en Espagne par Manier et les camarades qui l'ont accompagné. Ils sont entrés dans la Péninsule Ibérique par Irún ("village superbe comme une ville, fermé de portes" [Manier, 1890 : 49]) et ils ont ensuite passé par Vitoria (d'après Manier, "cette ville est peu de chose, il n'y a que quelques belles vues" [Manier, 1890 : 52]). Ils ont suivi, de cette façon, la route Bayonne-Burgos¹. Cependant, près de la région de La Rioja ils ont fait un détour vers Santo Domingo de la Calzada, sans doute attirés par le prestige du miracle du pendu dépendu et du coq et de la poule ressuscités ("Cette ville est le véritable endroit, où est arrivé ce beau miracle à l'endroit de ce pèlerin qui fut pendu, sans être mort, par le faux jugement du juge" [Manier, 1890 : 53])². C'est dans cette ville qu'ils se sont incorporés

¹ V., à propos de cette route, Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Ríu (1949, vol. 2: 31-33).

² V. Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Ríu (1949, vol. 2: 32-33).

au *Camino Francés* traditionnel. Ils ont suivi cette route jusqu'à Compostelle, après avoir visité Burgos, Sahagún León, ou Ponferrada, parmi d'autres villes³. Voilà comment Manier décrit la dernière partie de ce trajet :

Le premier de novembre, arrivée à Saint-Jacques.

Novembre. – Du premier de ce mois, sommes allés à Umesnard, qui est dans un fond; puis on monte une montagne pour aller à Lavacouille [La Vacola]; à la Fouguere [Fabnega]; à Saint-Marc [San Marcos]. J'ai pris l'avance une lieue, seul, pour voir le premier le clocher, ce que j'ai vu. Il y a trois clochers de pierre, savoir : celui des Jésuites, fait par les Anglais, dont l'église n'est pas loin de celle de Saint-Jacques; cette église est une de celles que l'empereur Charlemagne a fait faire; celle de Saint-Jacques a deux clochers faits dans le même goût. [...]

Nous sommes arrivés ensemble à Talatte⁴ qui n'est qu'à un quart de lieue de Compostelle qui est au bas d'une montagne (Manier, 1890 : 72)⁵.

Comme on l'a déjà dit, Manier est allé à Oviedo après avoir séjourné à Saint-Jacques. Il a bordé les côtes galicienne et asturienne et a dû même s'embarquer plusieurs fois pour traverser quelques rias⁶. À Ribadeo, par exemple, il a eu très peur à cause la furie de la mer :

Cette ville est sur le bord de la mer, un des endroits les plus périlleux et à craindre de toute l'Espagne. Il coûte 2 cuarteras⁷, qui valent un sol, pour le passage. L'on est une demi-heure à le passer. Il y a bien au moins un demi-quart de lieue de trajet. L'on ne passe au moins qu'à une cinquantaine dans une grande barque faite exprès, dont il faut ramer. Vous voyez les flots effroyables de la mer s'élançant en l'air les uns sur les autres, qu'il semble qu'ils vous menacent de ruine, joint au bruit effroyable qu'ils font : qui donnent un mouvement à la barque où vous êtes, qui font descendre la barque

³ V. Manier (1890: 56-72).

⁴ Dans son récit, Manier a transcrit les toponymes espagnols en utilisant l'orthographe française comme moyen de reproduction de leur prononciation originale. Les résultats de cette méthode ne sont pas toujours fiables pour une identification correcte des lieux mentionnés. De cette façon, on trouve dans cette citation des toponymes impossibles à identifier, comme *Umesnard*, *la Fouguère* (on ne connaît pas *Fabnega*) ou *Talatte*. *Lavacouille*, par contre, est facile à reconnaître: c'est Lavacolla. *Saint-Marc* n'est pas une transcription, mais une traduction de San Marcos. Vid., à ce propos, Tamarit Vallés (2007: 410-414).

Les indications en italique et entre crochets qu'on trouve dans les différentes citations de l'œuvre de Manier introduites dans le présent travail ont été réalisées par le baron de Bonnault d'Houët, responsable de la première édition de ce récit en 1890 (vid. bibliographie). C'est cette publication que l'on a utilisée ici. Par exemple, Bonnault d'Houët a transcrit ici *Lavacouille* comme *La Vacola*.

⁵ Il faut signaler que Guillaume Manier démontre dans son œuvre qu'il avait un niveau culturel assez modeste. Son orthographe a dû être révisée et corrigée en profondeur par Bonnault d'Houët. Son style d'écriture n'est pas très soigné et il est plein d'incorrections. Vid. Manier (1890: XXXVIII).

⁶ Le mot *ria* existe en français. Il est l'équivalent du mot espagnol *ría*. *Le Petit Robert* en offre la définition suivante: "Vallée fluviale étroite et allongée noyée par la mer" (Robert, 2011: 2250).

⁷ *Cuarteras* (ou aussi *coarteras*, vide *infra*) est la transcription de mot espagnol *cuartos*. Bonnault d'Houët l'a bien indiqué plusieurs pages avant dans son édition: "En sortant de là, nous fûmes à l'archevêché où l'aumônier de l'évêque ou l'archevêque nous a donné chacun une *coarteras* [*cuartero*], 2 liards" (Manier, 1890: 76). Vid. Tamarit Vallés (2007: 413). On peut bien voir ici que Manier agit de la même façon qu'avec les toponymes pour transcrire ou traduire d'autres mots du vocabulaire espagnol qu'il apprend au cours de son voyage. On verra plus tard que les résultats sont également irréguliers.

entre deux flots, comme si elle descendait dans un précipice; puis vous croyant englouti de ces ondes, une autre vous fait remonter au plus vite, comme dessus une montagne. Voilà le manège que cela fait pendant le passage, qui vous cause des peurs épouvantables, que vous croyez à tous moments être péri. (Manier, 1890 : 99-100).

Le trajet couvert postérieurement par Manier entre Oviedo et León inclut des localités telles que Mieres, Pola de Lena, Santa María de Arbas, Pola de Gordón, ou La Robla⁸. Cette route était habituellement fréquentée par les pèlerins qui, avant d'aller à Compostelle (et provenant de Burgos et León), voulaient connaître le sanctuaire de Saint-Sauveur.

Une partie importante de ces trajets était constituée par l'ensemble des hôpitaux où les pèlerins pouvaient s'arrêter et se reposer. Manier ne manque d'en parler tout au long de son pèlerinage en territoire espagnol. Il fait toujours des observations sur la qualité des lits et de la nourriture qu'il a pu goûter dans ces établissements. Ainsi, à propos de l'auberge de Santo Domingo de la Calzada, il dit : "Nous entrâmes dans cette ville pour aller à l'hôpital, qui était comme un long cloître, où nous sommes entrés [...]. Nous y avons eu pour notre souper, du bouillon, des fèves et du bon pain, et mal couchés" (Manier, 1890 : 53). Quand il est à Burgos il signale, sur les repas que l'on fait à l'hôpital⁹ : "... nous fûmes à l'hôpital dîner, où l'on y a trois repas à prendre, qui diminuent par étage. A dîner, pour le premier, on nous a donné de la soupe et de la viande, plus que l'on n'en peut manger, avec une livre d'excellent pain blanc, une coartille¹⁰ ou chopine de bon vin" (Manier, 1890 : 60). Quand il est à León, il donne au lecteur les renseignements suivants sur ses hôpitaux :

Cette ville a un hôpital hors de la ville, pour recevoir les pèlerins qui vont à St-Jacques, qui est comme une maison royale, appelé communément hôpital St-Marc; et dans la ville est un autre, pour les recevoir à leur retour, appelé l'hôpital de Saint-Antoine (Manier, 1890 : 64-65).

Effectivement, quand il passe à nouveau par León, à son retour d'Oviedo, Manier raconte qu'il couche dans l'hôpital de Saint Antoine :

Après avoir marché beaucoup, nous fîmes rencontre d'un prêtre, qui était par bonheur un des administrateurs de l'hôpital Saint-Antoine, qui était justement celui que nous cherchions. Il nous a interrogés d'où nous venions. Après lui avoir dit, il nous conduit chez lui, qui était l'hôpital, dont je viens de parler, où il nous fit coucher sur un lit de planches, entortillés de couvertures pourries, où nous avons fort bien reposé. (Manier, 1890 : 115-116).

⁸ V. à ce propos Manier (1890: 113-115).

⁹ Il s'agit sûrement de l'Hôpital du Roi. Vid. Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Ríu (1949, vol. 2: 188-192).

¹⁰ Manier traduit *coartille* comme chopine, unité de mesure qui équivaut à un demi litre, à peu près. Le mot original en espagnol qui a été transcrit par Manier est sûrement *cuartillo*.

Une fois à Saint-Jacques, Manier aura l'occasion de loger dans le Grand Hôpital Royal. Il fait une véritable évaluation de la qualité de ses lits : "Cette maison est comme une maison royale. Les lits de l'hôpital ne sont pas si mauvais : il y a 3 couvertes, 2 pour en guise de draps et une dessus" (Manier, 1890 : 87).

Un autre aspect de cette Espagne *compostellane* connue et notée par Manier est ce qu'on pourrait appeler la culture *jacquaire* traditionnelle. Celle-ci serait constituée par le patrimoine artistique, littéraire, musical et religieux en rapport avec le culte de saint Jacques qui s'est généré, maintenu et transmis tout au long des siècles. Manier montre dans son récit quelques éléments de ce trésor. On peut mentionner, tout d'abord, les églises et sanctuaires, situés sur les routes espagnoles de pèlerinage, que ce voyageur a l'occasion de visiter et qu'il ne manque pas de décrire. Ils se trouvent dans des villes qui sont d'importantes étapes de ces routes. Leur visite est donc obligée pour tous les pèlerins de Compostelle. Dans l'église de Santo Domingo de la Calzada, Manier trouve la grille où l'on garde un coq et une poule en souvenir du fameux miracle :

Sur la gauche en entrant, se voit élevée en l'air, à 20 pieds de haut, une cage de fer, peinte en bleu, où dedans sont renfermés un coq et une poule blanche, en mémoire de celui qui était rôti à la broche du juge, qui a jugé l'innocent pèlerin, en disant au père et à sa mère : "si votre fils n'est pas mort comme vous le dites, je veux que ce coq, qui tourne embroché, saute sur la table et chante." Ce que le coq fit par permission divine. Et, pour cet effet, l'on a gardé des poules de la race de ce coq et l'on en élève, de temps à autre, pour faire connaître que ce miracle fut connu de là. [...] L'église est ornée de très beaux tableaux représentant le miracle et la vie et le jugement de ce pèlerin et le procès (Manier, 1890 : 54-55).

À Burgos, Manier et ses camarades visitent d'abord le couvent de Saint Augustin et son église : "Le 15 [octobre], au matin, après avoir été à la messe aux Augustins, nous avons considéré les particularités de cette église, principalement la chapelle où est gardé le Saint-Crucifix, dont il est parlé si loin" (Manier, 1890 : 56). C'est dans ce monastère que l'on gardait (jusqu'en 1835) le fameux *Santo Cristo*, un crucifix tellement réaliste que l'on dirait que le Christ est vivant et qu'il sue :

Les religieux, qui possèdent ce précieux gage, disent qu'il est en chair et en os. On le voit suer. Il a les cheveux noirs et la barbe, sa tête posée sur l'épaule droite. Il est de la hauteur de 5 pieds passés. Les bras paraissent meurtris de coups et de plaies cicatrisées et tout ensanglantées. Il a le corps tout déchiqueté. Il semble que le sang

coule à vos yeux. Les Espagnols disent qu'on lui fait la barbe tous les jours [...], que l'on lui coupe les ongles des pieds et des mains... (Manier, 1890 : 58).

Les pèlerins français vont aussi voir la cathédrale de Burgos :

... nous fûmes voir l'église cathédrale, où il y a huit clochers en rond, égaux d'hauteur, sans deux ou trois autres qui sont séparés de ceux-là, qui fait un joli effet. A cette église toutes les grilles et barreaux de fer, qui sont dans l'église, sont dorés. L'église est enrichie d'une quantité de beaux tableaux (Manier, 1890 : 60).

Manier apprécie également la beauté de la cathédrale de León :

La cathédrale est assez belle. A l'entrée est un pilier à la porte, où dessus est un lion, assis dessus, tenant en sa patte droite un étendard. Dans l'église sont deux beaux autels dorés, un de chaque côté. Plus avant dans l'église en sont deux autres plus petits aussi dorés. Sur le grand autel est comme un grand cercueil d'argent en travers de l'autel, où au milieu est une petite loge comme un tabernacle, où dessus est un petit saint d'argent. Je crois que c'est une châsse. Au pied de l'autel sont quatre chandeliers d'argent, hauts de 5 pieds et gros à proportion. [...]

Dans le trésor se voient de belles reliques (Manier, 1890 : 65-66).

L'intérieur de l'église de Saint-Sauveur à Oviedo n'est pas moins intéressant pour Manier :

Dans l'église sont comme quatre chaires de vérité : l'une est sur la droite, à l'encontre d'un pilier, où au-dessus est St-Sauveur qu'ils appellent San Salvateur.

Il y en a une autre qui lui fait face à gauche, où au-dessus est élevé en pointe comme un clocher.

Les deux autres sont au bout du second chœur qui est celui des chanoines, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, où dessus le bord d'une, où le prédicateur pose ses mains, est un oiseau doré; à l'autre c'est de même (Manier, 1890 : 109).

Mais, comme il est évident, la cathédrale de Compostelle, en tant qu'étape finale et culmination du pèlerinage, est le sanctuaire qui va attirer le plus l'attention de Manier. Il en donne la description la plus minutieuse et détaillée¹¹. Voici, à titre d'exemple, sa vision de deux images de saint Jacques, toutes les deux situées sur le maître-autel :

¹¹ V. Manier (1890: 76-87).

Au-dessus du tabernacle, Saint-Jacques à hauteur d'homme, en argent doré, avec une *selavine* [*esclavina*] ou collet de même matière sur ses épaules [...]; le tout d'or et d'argent massifs, assis dans un fauteuil, le bourdon à la main, la tête nue. Au collet sont les armes de guerre : canon, fusil, tambour, épée, *esporton* [*espadon*]¹²; frange d'or au bas du collet. Aux deux côtés, derrière le chœur, sont deux escaliers secrets, un de chaque côté, qui ont treize ou quatorze degrés, qui conduisent tous deux à la hauteur de ce Saint-Jacques, où étant parvenus les pèlerins embrassent Saint-Jacques par derrière, mettent leur collet sur ses épaules et leur chapeau sur sa tête. Au-dessus de ce Saint-Jacques en est un autre en pèlerin, en matière de cuivre jaune, le chapeau sur la tête, le bourdon à la main (Manier, 1890 : 79).

Manier décrit aussi douze chapelles de cette cathédrale, parmi lesquelles on peut mentionner celle du Roi de France :

Ensuite est la chapelle Saint-Louis [...], appelée la chapelle du roi de France, où tous les pèlerins communient et reçoivent leur certificat de voyage de St-Jacques, qui vous coûte avec le billet de confession 4 coartes qui valent 2 sols de France. Cette chapelle est enrichie d'un bel autel doré rempli de belles figures, avec deux belles lampes d'argent (Manier, 1890 : 83).

Curieusement, Manier montre un intérêt particulier pour les clochers des églises. On a déjà vu comment, à San Marcos, il distingue bien l'église des Jésuites de la cathédrale de Saint-Jacques, d'après leur clocher. Une fois à Compostelle, il ne manque pas d'observer plus en détail le clocher de ce deuxième sanctuaire. En plus, il parle de la manière de sonner de ses cloches :

Dans le clocher de cette église sont les sonneries de différents rois. Il y a 4 grosses cloches entre autres; l'on y sonne à la française. L'une de ces cloches fut donnée par le roi de Portugal, la seconde par le roi d'Espagne, la troisième par l'empereur, la quatrième par le roi de France. Elles portent le nom, chacune de leur donateur (Manier, 1890 : 87).

Quand il part de Compostelle pour s'adresser à Oviedo, il passe par Sobrado, un village galicien "où est un couvent très beau, où sur l'église sont deux beaux clochers de

¹² *Selavine* est plus ou moins facile à reconnaître comme *esclavina* (cape de pèlerin), surtout grâce à la traduction de ce mot comme collet. Cependant, *esporton* signifie en espagnol "grand cabas", qui n'a rien à voir avec le sens du texte cité ni avec la traduction apportée par Bonnault d'Houët: *espadón* (grande épée). Donc, la transcription de Manier est tout à fait erronée et peut même confondre le lecteur.

Pierre d'une hauteur prodigieuse, avec un beau portail à l'église, fait en sculptures en pierre; il est superbe" (Manier, 1890 : 98).

L'élément le plus important de ce patrimoine culturel, du moins sous un point de vue strictement religieux, est constitué par les reliques qu'on a l'occasion de voir au cours du pèlerinage vers la Galice. Celles de l'apôtre saint Jacques sont, comme il est évident, la justification fondamentale de ce culte. Manier inclut dans son récit une relation complète des reliques conservées surtout dans le trésor de la cathédrale de Saint-Jacques¹³. Elle provient probablement d'un des feuillets qu'on vendait à l'époque aux pèlerins¹⁴ et dont le contenu pourrait avoir été traduit en français. Ce mémoire commence comme suit :

Premièrement, sous le grand autel, est le corps du glorieux apôtre saint Jacques-le-Grand, patron d'Espagne et premier fondateur de la foi catholique en ce royaume, avec deux de ses disciples : saint Athanase et saint Théodore. Dans le trésor de cette église sont les reliques suivantes :

Premièrement, la tête de saint Jacques-le-Mineur, dit le Juste, avec plusieurs de ses reliques qui sont enchâssées en argent doré, orné et garni de pierreries, avec une dent du même apôtre, qui fut dérobée. Et par permission divine il retourna à ce saint reliquaire (Manier, 1890 : 89-90).

Manier présente également, quand il passe par Oviedo, le mémoire des reliques gardées dans Chambre Sainte (Cámara Santa) de la cathédrale de Saint-Sauveur¹⁵. Il a dû le tirer aussi d'un feuillet destiné aux visiteurs, ou d'une traduction de celui-ci en français¹⁶. Cette relation exposée par Manier est surtout constituée par le contenu de l'Arche Sainte (Arca Santa). L'auteur présente au début une explication de la manière dont cette arche a été transportée de Jérusalem à Oviedo :

Au temps que Coldroës [*Chosroës*] roi de Perse¹⁷, saccagea la ville de Jérusalem, Dieu par sa puissance admirable transporta une arche ou coffre de bois incorruptible fait de la main des apôtres et rempli des merveilles de Dieu, de cette sainte cité jusqu'en Afrique; de là à Carthagène en Espagne; de là à Séville, ensuite à Tolède; de là aux Asturies, à la montagne appelée *Sacrée*; et de là à cette sainte église de St-Sauveur, ville appelée Oviedes. Et cette arche étant ainsi ouverte, s'est trouvé dedans quantité de petits coffrets d'or et d'argent, d'ivoire. Et ceux, qui avec grand respect les

¹³ V. Manier (1890: 89-94).

¹⁴ V. Manier (1890: 89, n. 3).

¹⁵ V. Manier (1890: 102-109).

¹⁶ V. Manier (1890: 102, n. 4 et 103, n. 1).

¹⁷ Il s'agit de l'empereur sassanide Khosro II, qui a régné entre 590 et 628.

ouvrirent, trouvèrent les témoignages écrits, en chaque relique, qui déclaraient manifestement et distinctement ce qu'il contenait (Manier, 1890 : 102-103).

Une partie non négligeable de la culture *jacquaire* est l'ensemble des légendes qui racontent des faits extraordinaires, miraculeux, qui ont eu lieu sur les routes de pèlerinage. On a signalé avant que Manier a quitté la route entre Irún et Burgos pour aller à Santo Domingo de la Calzada et que c'est dans cette ville que l'on situe le miracle du pendu, du coq et de la poule. Il a connu une énorme diffusion en Espagne et en Europe, depuis le Moyen Âge¹⁸. Manier ne manque pas de l'inclure dans son œuvre :

Pour en rapporter l'histoire en raccourci, il suffit de dire qu'un jeune homme allant à Saint-Jacques avec son père et sa mère, arrivant à cette ville, furent logés dans une auberge, dont la servante est devenue amoureuse du garçon. Lui ayant proposé la lure, ce qu'il ne voulut accepter, et pour se venger de cela, le soir lui mit une tasse d'argent dans sa besace sans rien dire. Et le lendemain part sans savoir. La servante dit qu'il y avait une tasse de perdue. On fait courir après ces gens et l'on trouve la tasse sur le garçon, qui n'en savait rien. La justice s'en est emparée, si bien qu'il fut condamné d'être pendu et l'exécution s'en est faite. Le père et la mère poursuivirent leur voyage, où, au bout de quinze jours, furent de retour en cette ville; ont trouvé leur enfant qui n'était pas mort par permission divine. Ils vinrent chez le juge, lui prier de faire dépendre leur fils qui n'était pas mort. A quoi le juge ne voulant pas ajouter foi, leur dit : 'Si cela est tel que vous le dites, je veux que ce coq, qui tourne à ma broche, chante.' Ce que Dieu a permis. Le coq s'ôta de la broche, sauta sur la table et chanta trois fois au grand étonnement du juge, ce qui fit connaître la vérité du fait (Manier, 1890 : 54-55).

Finalement, il faut signaler que Manier n'ignore pas une partie de la production musicale en rapport avec le culte de saint Jacques. Il s'agit des chansons populaires françaises entonnées par les pèlerins de Compostelle¹⁹. Quand il se dispose à quitter la ville de León, il fait allusion à une de ces compositions :

... fûmes chercher la pasade²⁰ à l'hôpital Saint-Marc, où devant est une croix, dont il est parlé dans la *Chanson de S. Jacques*, où les pèlerins s'avisent pour prendre le

¹⁸ V. Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Ríu (1949, vol. 1: 575-586).

¹⁹ V., en rapport avec les différents types de chansons françaises de pèlerinage vers Saint-Jacques, Iñarrea Las Heras (2006).

²⁰ À propos de la signification du mot *pasade*, Uría Ríu signale: "Laffi [Domenico Laffi, pèlerin italien qui a voyagé trois fois à Compostelle au XVII^e siècle] se refiere con frecuencia [dans le récit de son deuxième pèlerinage, intitulé *Viaggio in Ponente a San Giacomo di Galitia e Finisterrae*] a las refecciones hospitalarias con la palabra 'passada'. Así, nos dice, refiriéndose al hospital de San Marcos de León, que le parece 'muy grande y muy rico', y que hay en él unos religiosos 'que danno la passada a Pellegrini'. También Manier denomina con la misma

chemin à droite ou à gauche, quoique tous les deux vont à Saint-Jacques. Mais l'on va aussi à Saint-Salvateur, qui veut dire Saint-Sauveur, sur la droite. Nous avons pris d'abord à gauche (Manier, 1890 : 66).

Le chant dont parle Manier est sans doute *La Grande Chanson des Pèlerins de Saint Jacques*. Elle reproduit un itinéraire entre le nord de la France et Compostelle, avec ses principales étapes. Sa douzième strophe mentionne la bifurcation située aux alentours de León²¹ :

Quand nous fûmes hors de la Ville,
Près de Saint Marc,
Nous nous assîmes tous ensemble
Près d'une Croix,
Il y a un chemin à droite
Et l'autre à gauche,
L'un mène à Saint Salvateur,
L'autre à Monsieur Saint Jacques (Anonyme, 1718 : 6-7, vv. 89-96).

L'Espagne *non jacquaire*

Malgré sa condition de pèlerin de Compostelle, Manier observe et s'intéresse également à des éléments de la vie espagnole de l'époque qui sont étrangers à l'univers du culte de l'Apôtre. Il manifeste cette curiosité au cours de son itinéraire vers Saint-Jacques et aussi postérieurement, quand il s'adresse à Madrid et quand il entreprend le retour définitif en France.

De toute façon, une des premières expériences vécues par Manier après son entrée en Espagne n'est pas du tout agréable pour lui et n'est certainement pas le produit de son désir de connaissance. À Hernani on a voulu l'arrêter comme déserteur de l'armée française et l'engager dans l'armée espagnole :

De là, je fus à Arnannhis [*Ernaní*], qui est un des plus beaux villages de l'Espangnes, où il y a garnison, qui m'ont arrêté pour me faire engager de force. Ayant toujours résisté de parole, il n'en fut rien, quoique le colonel me dit que j'étais déserteur de

palabra que Laffi las refecciones que recibió en algunos hospitales. Refiriéndose al de San Martín del Camino (León), dice que le dieron 'pour la passade' una libra de pan; del convento del Gran Caballero, que se da la *pasade*, sin añadir en qué consistía; y con el mismo vocablo denomina el acto de recibir el pan que le dieron en el hospital de Carrión. La palabra –bien conocida de los peregrinos extranjeros, como vemos- debía ser castellana y derivada de pasar." (Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Ríu, 1949, vol. 1: 336). Donc, la *passade* était la collation qu'on donnait aux pèlerins dans les hôpitaux et les couvents par où ils passaient.

²¹ V. aussi Manier (1890: 66, n. 2).

Frances, que mon chapeau était un chapeau de munition que j'avais rogné. Peu après deux officiers me vinrent solliciter; peu après sont arrivés mes trois camarades que l'on leur a dit que j'étais engagé. L'un deux voulait s'y mettre aussi : mais lui ayant dit que non, avons remarché tous les quatre vers Andouin [*Andoain*]²² (Manier, 1890 : 50)²³.

Cette mauvaise rencontre ne mène pas Manier à introduire dans son texte une diatribe contre l'armée espagnole et ses soldats. Il poursuit son chemin et son récit, sans plus rien dire à ce sujet.

Le pèlerinage vers Saint-Jacques est, sans doute, la principale manifestation religieuse présente dans le récit de Manier. Mais il y en a d'autres, qui n'ont rien à voir avec le culte de l'Apôtre et qui constituent aussi de très bonnes manifestations de la religiosité des Espagnols à l'époque²⁴. La plus particulière a lieu au moment où, après avoir quitté Compostelle et visité Oviedo, Manier s'adresse à Madrid, en compagnie de ses amis. C'est en Castille, non loin de Valladolid, qu'ils peuvent assister, dans une localité que Manier n'identifie pas, à la bénédiction des *obladas*. Ce sont des pains qu'on prépare et qu'on donne aux pauvres, en mémoire des défunts, après avoir été bénis le dimanche à l'église au cours de la messe. Manier décrit comment les hommes et les femmes se placent dans le temple. Il parle aussi, étonné et amusé en même temps, de la manière dont les hommes chantent. L'extrême dévotion des fidèles, au moment où de la consécration du pain et du vin, frappe Manier :

Par tous les environs de ces pays, dans les villages, se fait des petits pains d'une livre qu'ils appellent *pains des trépassés*. Ils le portent le dimanche à l'église, le mettent par terre, devant eux, avec un pain de bougie qu'ils font brûler auprès, du moins les femmes. Elles sont accroupies, parce que ce n'est pas la méthode d'avoir des bancs.

²² Manier a reproduit les toponymes Hernani et Andoain avec assez de fidélité. On peut donc bien les reconnaître en espagnol ou en basque. Les transcriptions entre crochets apportées par Bonnault d'Houët sont aussi assez correctes. Vid. Tamarit Vallés (2007: 411).

²³ Jean Bonnezeze, pèlerin béarnais qui est allé à Compostelle vers le milieu du XVIII^e siècle, raconte dans ses mémoires qu'il a vécu une expérience pareille à celle de Manier au cours de son voyage pieux. Il a rencontré à Roncevaux des soldats espagnols qui voulaient aussi l'enrôler dans l'armée: "En allant, étant arrivés à Roncesvailles, premier village d'Espagne, ayant passé le port, nous y fûmes bloqués par la neige qui nous obligea de demeurer deux jours à l'hôpital. Pendant ce petit séjour, il y avait là un détachement de soldats qui venaient à l'hôpital pour voir s'ils pouvaient surprendre quelque français pour l'engager; et comme je n'entendais pas leur langage, ils parlaient entre eux des moyens de m'engager, disant que j'étais jeune et hardi pour le service, que j'étais d'assez bonne mine. Ils me demandèrent si je savais écrire; je leur dis que non. Alors, un jeune pèlerin du côté d'Auch, qui entendait leur discours, m'avertit qu'on voulait me tromper pour m'engager. Ensuite, ils me proposèrent de troquer mon chapeau avec un des leurs; je ne voulus point le mesurer, ni leur prêter le mien. Alors, je dis à mes camarades de partir de suite, tandis que les soldats iraient dîner (Bonnezeze, 1896: 185).

²⁴ On peut mentionner la pratique de l'angélus à Irún (vid. Manier, 1890: 47-48) ou la procession de l'Immaculée Conception à Madrid (v. Manier, 1890 : 132).

Les hommes sont dans un pupitre, haut, élevé au fond de l'église, avec le magister qui y chante.

Le prêtre faisant l'eau bénite, va bénir ces pains à chacune de ces femmes, puis elles les remportent chez elles, en font aumône aux pauvres. Les hommes sont à chanter tous ensemble, d'une façon à vous faire rire, qu'il semble, sans comparaison, que c'est le sabbat en l'air. Et quand on lève Dieu, ils battent leur estomac de leurs poings, tous ensemble, d'une manière qu'il semble que ce sont tous les tambours d'une armée qui roulent (Manier, 1890 : 118-119).

Le commentaire sur la façon de chanter des hommes à la messe n'est pas vraiment une raillerie. Manier ne profite pas de cette situation pour développer une attaque contre la dévotion religieuse des espagnols ou pour réaliser une critique en profondeur de l'Eglise du pays. Il raconte l'impression que ce qu'il a vu lui a produite. Mais c'est tout.

Manier sait bien apprécier la beauté des femmes, ainsi que leur manière de s'habiller, quand il est à Irún :

Nous avons d'abord vu une quantité de filles et femmes revêtues chacune de si grande beauté, qu'il semblait être dans un lieu de délices, avec leurs cheveux en nattes, des corsets bleus ou rouges, faites au tour, des visages mignons au delà de ce que l'on peut imaginer. C'est pourquoi je peux dire que cette ville est partagée d'un aussi beau sexe, comme il s'en peut voir de toutes les villes de l'Europe et, au contraire, pour la laideur des hommes. Les femmes ont des manches à la marinière comme les hommes (Manier, 1890 : 47).

La gastronomie espagnole suscite aussi l'intérêt de Manier. Ainsi, à San Martín del Camino (village assez proche de León) il fait quelques commentaires sur le beurre (avec une tournure surtout économique²⁵) et sur l'utilisation fréquente de l'huile en Espagne :

... nous avons eu pour la pasade une livre de pain et un demi-quart de beurre, qui est dans de la peau, comme du boudin, de la même grosseur. C'est ce qui est bien rare dans toute l'Espagne, car il n'y a que les riches qui s'en servent, à cause de la cherté. On se sert d'huile d'olive pour faire la soupe et autre chose (Manier, 1890 : 67).

Le sujet de l'économie apparaît plus clairement abordé aux moments où Manier doit acheter quelque chose²⁶. Juste après être entrés en Espagne, lui et ses amis achètent du

²⁵ Manier a déjà fait ce type d'observation un peu avant, quand il a l'occasion de boire du vin dans une taverne à León: "On se sert de gobelets de bois pour boire. Plein un de ces gobelets de vin vaut deux liards, qui vaudrait bien dix sols en France, pour l'excellence et la qualité de ces vins qui ne sont pas falsifiés" (Manier, 1890: 67).

cidre à Irún. Il indique le prix qu'ils ont dû payer, et il montre aussi les équivalences entre les monnaies espagnole et française : "Il nous a coûté, chacun 8 sols, qui font 4 réal de plate d'Espangne et 40 sols d'argent de France" (Manier, 1890 : 48).

L'économie et le niveau de vie ne sont pas des aspects étrangers aux observations faites par Manier sur la Galice, au moment où il raconte son passage par Salceda (peu de temps avant d'arriver à Compostelle), et sur la maison de ce village où il passe la nuit :

... Salsades [*Salceda*], village situé dans la Galices, la plus pauvre province de toute l'Espangne, où nous avons couché. [...]

Étant arrivés dans ce village, dans une maison entre autres, où nous étions pour coucher : il est bon de dire que la méthode du pays est pour les hommes et femmes, qu'ils couchent tout habillés et changent de linge deux fois par an. Les bœufs couchent dans la même maison, à la réserve d'un bâton qui les sépare avec l'auge à manger. Les cochons et autres bestiaux sont libres de battre la patrouille la nuit, par tous les coins et recoins de la maison (Manier, 1890 : 70-71).

Ces appréciations sur la Galice et sa pauvreté et sur l'habitude des gens de garder leurs animaux dans leur maison ne sont pas non plus utilisées par Manier pour critiquer l'Espagne et sa situation économique et sociale. Il n'adopte pas une position de condamnation ou de censure. Tout simplement, il décrit ce qu'il voit.

Manier montre aussi de l'intérêt pour les paysages qu'il a l'occasion de regarder. On peut le constater, par exemple, au moment où il traverse le territoire de Galice, peu après avoir quitté Compostelle :

Le 9 [novembre], à St-Jacques de Goyries [*Goiriz*]; à Montagnelle [*Mondoñedo*], ville située sur le côté d'une montagne, partie rocher. Parmi les campagnes de ces environs, dans les haies et buissons, ce ne sont que lauriers d'une prodigieuse grandeur.

Nous y avons vu un oignon des Indes d'une prodigieuse grosseur, avec des orangers qui portent oranges bonnes à manger (Manier, 1890 : 98-99).

Les manifestations artistiques en dehors du culte de saint Jacques ne sont pas du tout ignorées par Manier. Tout au contraire, il leur accorde dans son œuvre une place qui n'est pas négligeable. À Compostelle, il sait apprécier et jouir de la musique que l'on interprète à la messe le premier jour de novembre. Il observe les différences entre l'orgue de la cathédrale et les orgues françaises :

²⁶ Vid. *supra* les citations où Manier inclut le mot *cuartes* ou *coartes*.

Le service, le jour de la Toussaint, s'y est fait en cet ordre : premièrement une musique entière avec deux jeux d'orgues, qui sont dans l'église au-dessus du chœur des chantres, non pas faits de la façon de ceux que nous avons en France, dont les tuyaux sont en longueur; mais au contraire ces tuyaux ici sont en travers, pour mieux dire de la façon qu'est une trompette, quand elle est sonnée.

Il y avait trois violons, une épinette, une trompette, plusieurs basses et autres instruments qui faisaient une mélodie charmante (Manier, 1890 : 77).

L'attention portée par Manier aux églises espagnoles et à leurs clochers se maintient après son pèlerinage. Ainsi, au moment de son récit où il raconte son passage par la Castille en direction de Madrid, il inclut une description des caractéristiques générales des clochers qu'on trouve surtout dans les églises de villages espagnols. Il fait la comparaison entre eux et les clochers français. Il parle aussi de leur manière de sonner :

Rarement dans chaque église se trouvent deux cloches. Elles sont toutes à découvert, entre deux murs. Elles sont pendues, comme supposez au haut d'une fenêtre. Au-dessus des clochers sont communément des nids de cygnes. La cloche pend la gueule en bas, comme les nôtres, mais le ciel est égal en lourdeur par la quantité de fer qu'il y a à ce sujet, de sorte qu'en tirant la cloche, elle est aussi longtemps en l'air qu'un *Gloria patri*. Et elle retombe, elle se relève, de sorte qu'elle ne frappe que très lentement et toujours tout de même. Voilà l'explication en deux mots. Cela vous désole et impatiente. Cela est tout au contraire dans les maîtresses villes : ils ont des pareilles sonneries, comme celles qui sont en France (Manier, 1890 : 117-118).

Même pendant son retour en France, Manier s'arrête pour observer et décrire une église qui a bien mérité son attention. Elle est située dans la ville castillane d'Ágreda (appartenant actuellement à la province de Soria) :

Premièrement est au maître-autel une devanture superbe tout en or et argent massifs; dessus étaient six beaux chandeliers d'argent, dix-huit pots de fleurs de même matière, avec six beaux bouquets de même; avec cela, il y a trente-six autres chandeliers non d'argent, avec autant de pots de fleurs de même. Au-dessus de l'autel est une plaque d'argent massif.

Sur la droite, en haut de l'église, est un Saint-François, avec un christ devant lui, dont les cinq plaies de Notre-Seigneur sont jointes aux cinq mêmes endroits à Saint-François, marquées par de petits cordons rouges.

Au sortir de l'église, entre la grille et la porte, est une vierge enfermée dans le mur, non visible, qui fait beaucoup de miracles (Manier, 1890 : 138).

La politique du moment est aussi l'objet de l'intérêt de Manier, au cours de son voyage²⁷. Il introduit, à des moments différents de son récit, des commentaires sur des personnages et des situations qui ont un rapport très étroit avec les rois d'Espagne, le gouvernement de ce pays et ses relations extérieures. Quand il visite Bayonne, peu de temps avant son entrée en Espagne, Manier signale que Marie-Anne de Neubourg, veuve de Charles II, le dernier roi des Habsbourg d'Espagne, habite dans cette ville. Elle y reste enfermée dans un château :

Ayant traversé le pont, tel que je le dirai, nous sommes parvenus dans le faubourg du côté d'Espangne, où était un fort beau château où demeurait la reine douairière d'Espangne, veuve de Charles 7 [sic], qui est une femme haute de six pieds, où elle est gardée par des troupes de France de la garnison de cette ville (Manier, 1890 : 44).

Marie-Anne de Neubourg avait été exilée à Bayonne par Philippe V d'Espagne, à cause de ses sympathies déclarées pour l'archiduc Charles d'Autriche, prétendant au trône espagnol pendant la Guerre de Succession de ce royaume.

Au moment de son arrivée à Madrid, qui a lieu le 5 décembre 1726, Manier peut voir la famille royale, qui sort du palais pour aller à la chasse. Il fait la description de plusieurs de ses membres. Il signale, à propos d'un des enfants de Philippe V, le futur roi Charles III d'Espagne : "depuis, ce prince est devenu duc de Parme, puis roi de Naples, sous le nom de Don Carlos" (Manier, 1890 : 124). Il trace, de cette manière, une partie de la trajectoire politique postérieure de ce personnage.

Manier constate également la présence à Madrid du comte Lothar de Königsegg, l'ambassadeur de l'empereur autrichien Charles VI : "... en chemin faisant, avons rencontré l'ambassadeur d'Empire qui n'avait pas encore fait son entrée" (Manier, 1890 : 125) : Celui-ci était venu en Espagne en janvier 1726, après la signature du traité de Vienne en 1725.

Pendant son séjour à Madrid, Manier connaîtra les conséquences en Espagne de l'annulation, décidée en 1725 par le duc de Bourbon (premier ministre de Luis XV), de l'accord de mariage établi entre le jeune roi français et l'infante Marie Anne Victoire de Bourbon, fille de Philippe V et d'Élisabeth de Farnèse. Cela a provoqué la colère des rois espagnols²⁸ et aussi des manifestations de furie populaire contre la France²⁹ :

²⁷ V. Manier (1890: XXXV).

²⁸ V. Pérez Samper (2003: 201-202).

²⁹ V. Armstrong (1892: 179).

Il nous fut raconté dans cette ville, qu'environ quinze jours après le retour de France de l'infante à Madrid, était arrivée l'histoire suivante. Il suffit de dire que l'infante d'Espagne ayant été renvoyée de France en Espagne, comme chacun sait, à cause de sa trop grande jeunesse, intérieurement cela ne fit pas plaisir au roi son père, mais toutefois il est françois. Cela fit un grand déplaisir à la reine et aux grands d'Espagne [...]. La rage si grande de la reine contre la France fit que très souvent, la nuit, l'on trouvait des François égorgés dans Madrid, en revanche de la prétendue insulte qu'ils [les Espagnols] avaient reçue... (Manier, 1890 : 133-134).

Manier est sujet du roi de France. Cependant, il rapporte cet épisode sans se manifester pour le gouvernement de son pays ni contre les espagnols. Il n'émet à ce propos aucune opinion personnelle.

On a pu voir dans le présent travail que Manier se montre dans son *Voyage d'Espagne* comme un témoin remarquablement impartial. Fondamentalement, il ne fait que décrire et raconter ce qu'il voit et ce qu'il vit. Il ne présente pas de réflexions sur ce pays. Il ne tire pas non plus de conclusions d'aucun genre de ses expériences de voyage. Par conséquent, il n'émet guère de jugements ou d'opinions personnelles. Même si, parfois, il a dû supporter des situations vraiment difficiles, comme au moment de sa rencontre à Arguedas (Navarre) avec quatre hommes qui ont voulu le voler et ont failli le tuer :

En même temps, l'un d'eux le couteau à la main s'en vient en furie contre moi, pour me terrasser et me faire rasibus ³⁰ et ensuite me pendre à un arbre tout près qu'il m'avait montré. Il m'aurait égorgé, n'eût été la pitié qu'un d'eux eut de moi, qui m'a fait exiler d'eux (Manier, 1890 : 140).

Cette absence d'attitude critique de sa part a une grande valeur en tant que façon de présenter son aventure. Il renseigne le lecteur sur l'Espagne d'une manière claire, directe et, surtout, assez objective, honnête. On ne trouve pas dans son œuvre d'exagérations ou d'attitudes exacerbées (de louange ou d'attaque). Et c'est précisément pour cela, pour cette franchise sans parti-pris, que Manier peut être considéré un chroniqueur crédible, fiable, sur l'Espagne des premières décennies du XVIII^e siècle.

³⁰ "Rasibus" est un adverbe français qui signifie "tout près". *Cujus* provient de l'expression latine *de cuius*, abréviation de *Is de cuius successione agitur*. Cette formule désigne, en droit privé (droit civil), celui de la succession duquel on débat, c'est-à-dire le défunt dont on distribue les biens entre ses héritiers. Donc, *faire rasibus cuius* signifierait "tuer (ou presque)". Manier démontre ici, paraît-il, une certaine connaissance du jargon juridique.

Mais l'œuvre de Manier n'en est pas moins très personnelle. L'objectivité montrée est déjà bien un trait qui l'identifie. Et en plus, et comme on l'a déjà avancé, ce récit permet aussi de constater la variété et richesse des objets de l'intérêt de Manier. On voit que celui-ci était un homme avec une énorme soif de connaissances de tout genre. Voilà donc le véritable objectif du périple raconté : la vision d'autres géographies, d'autres gens, d'autres habitudes, d'autres façon de vivre. De cette manière, curieusement, ce voyage contient en lui-même une espèce de trajet intérieur : quand Manier parle de l'Espagne, il parle en même temps de lui-même. Il montre et se montre. Il est un voyageur dont le récit sur l'Espagne le raconte aussi lui-même, comme un narrateur digne de confiance et curieux.

Bibliographie

ANONYME (1718). *Les Chansons des pèlerins de S. Jacques*. Troyes.

ARMSTRONG, Edward (1892). *Elisabeth Farnese, "the termagant of Spain"*. Londres : Longmans, Green, and Co.

BONNECAZE, Jean (1896). "Autobiographie de Jean Bonneauze de Pardies, curé d'Angos (1726-1804)". In : *Études historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, 5^e année, pp. 184-195.

IÑARREA LAS HERAS, Ignacio (2006). "Canciones de peregrinos franceses del Camino de Santiago : temática y funcionalidad", In : *Revista de Filología Románica*, vol. 23, pp. 29-54.

MANIER, Guillaume (1890). *Pèlerinage d'un paysan picard à S^t Jacques de Compostelle au commencement du XVIII^e siècle*. Baron de Bonnault d'Houët (éd.). Montdidier : Abel Radenez.

PÉREZ SAMPER, M.^a Ángeles (2003). *Isabel de Farnesio*. Barcelona : Plaza & Janés.

ROBERT, Paul (2011). *Le Petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Texte remanié et amplifié sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey. Paris : Le Robert.

TAMARIT VALLES, Inmaculada (2007). "Le Pèlerinage d'un paysan picard à Saint-Jacques de Compostelle de Guillaume Manier y la traducción de José García Mercadal". In : Francisco Lafarga, Pedro S. Méndez, Alfonso Saura (orgs.). *Literatura de viajes y traducción*. Granada: Comares, pp. 409-418.

VÁZQUEZ DE PARGA, Luis, LACARRA, José M.^a et URÍA RÍU, Juan (1949). *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela*. 3 vols. Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas.